

Vues d'ensemble

Numéro 275, novembre–décembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2011). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (275), 60–63.



50/50

L'œuvre de Jonathan Levine est jeune. Elle compte à peine trois longs-métrages, dont *All The Boys Love Mandy Lane*, son premier, toujours introuvable au Québec. À la source de cette jeune filmographie, il y a une sincérité et une sensibilité singulières, comme le laissait entrevoir, par exemple, ce joli moment dans *The Wackness*, où Luke, hésitant, confessait son amour à Stephanie... Aujourd'hui, le jeune réalisateur américain nous revient avec une comédie dramatique au pari risqué, *50/50*. Récit touchant d'un jeune homme qui apprend à vivre avec un cancer récemment diagnostiqué, ce troisième opus est aussi, et surtout, la confirmation des espoirs placés en la personne de Levine à la sortie de *The Wackness*.

Si les films de Levine se posent sur un genre et un terrain connus, ils savent aussi laisser échapper de beaux moments d'émotions, justes et honnêtes (scène brillante d'Adam en

panique avant son opération, ou celles de la chimio), à défaut d'atteindre la perfection...encore. Car, entendons-nous, ni *The Wackness* ni *50/50* ne résistent aux facilités scénaristiques (situation précaire de la famille dans l'un, le père atteint d'Alzheimer dans l'autre) ou même scéniques (cette musique hyper-illustrative quand Adam apprend son cancer, par exemple), mais au détour d'une réplique ou même d'un plan, chacun de ces films peut tout à coup incarner une idée, une émotion qui, elles, s'avèrent si réelles qu'on oublie comment on en est arrivé là. Le meilleur atout d'un metteur en scène, c'est l'invisibilité, la transparence de son style. Cette transparence opère à merveille ici, faisant pointer dans l'image une inébranlable foi de Levine en ses personnages. Les scènes entre Adam et sa thérapeute sont en ce sens-là très révélatrices, car elles sortent de leur postulat principal (amoureux) pour construire un fil délicat, fin, d'humanité en chacun d'eux. On s'identifie à eux (contrairement au personnage campé par Seth Rogen, peu crédible) non plus comme artifices de récit, mais comme une preuve tangible de ce que nous sommes, nous humains, nous spectateurs. Et c'est cette intime conviction dans son matériau (sens de la vie, de l'amour, devant la maladie et la mort), tout comme sa résistance aux élans mélodramatiques faciles, qui assure à Levine et à *50/50* toute leur force et leur touchante simplicité.

Sami Gnaba

■ États-Unis 2011 — **Durée** : 100 minutes — **Réal.** : Jonathan Levine — **Scén.** : Will Reiser — **Images** : Terry Stacey — **Mont.** : Zene Baker — **Mus.** : Michael Giacchino — **Int.** : Joseph Gordon-Levitt, Seth Rogen, Anna Kendrick, Bryce Dallas Howard — **Dist.** : Séville.



Dream House

Quand un distributeur juge préférable de ne pas organiser de visionnement de presse, c'est très mauvais signe. Mais lorsque les deux têtes d'affiche du film refusent carrément d'en faire la promotion, ça sent la catastrophe à plein nez. *Dream House* s'ajoute donc sans grande surprise à cette longue liste de navets concoctés bizarrement par une équipe d'artisans talentueux. On se demande bien ce que le réalisateur Jim Sheridan (*My Left Foot*, *In the Name of the Father*) ainsi que les acteurs Naomi Watts, Daniel Craig et Rachel Weisz (qui se sont mariés à la suite de leur rencontre sur ce plateau) sont allés faire dans cette galère. Ont-ils été séduits par le scénario de ce pseudo thriller psychologique vaguement fantastique, sorte de croisement entre *The Others*, *The Sixth Sense* et *Shutter Island*? Impossible d'y croire puisque

celui-ci est si mauvais et offre une conclusion si invraisemblable qu'il semble avoir été écrit par un enfant de 12 ans.

Will Atenton, éditeur à succès new-yorkais, quitte son emploi pour passer plus de temps avec sa femme, Libby, et leurs filles Trish et Dee Dee dans leur nouvelle maison de rêve. Mais cette demeure cache un sombre passé, puisqu'une femme et ses deux enfants y ont été assassinés. Ann Patterson, la voisine d'en face, détiendrait-elle la clé de l'énigme? Mais où est donc passé le cinéaste qui avait si bien réussi à dépeindre la vie de famille dans *In America*? Et pourquoi ce même cinéaste tente-t-il de nous procurer des frissons bon marché avec une musique inquiétante, des prises de vue à travers les fenêtres givrées et des visites incessantes dans l'obscur cave? Et comment se fait-il que la bande-annonce dévoile maladroitement le *plot point*? Tant de questions, si peu de réponses. Côté interprétation, ce n'est guère mieux. Naomi Watts et Rachel Weisz, sous-utilisées, se démènent comme elles le peuvent dans leurs courtes apparitions. Daniel Craig, malgré une palette d'émotions quelque peu limitée, parvient à peine à nous faire oublier James Bond. Pourquoi donc visionner ce film? Pour voir un condensé de tout ce qu'il faut éviter au cinéma.

Catherine Schlager

■ LA MAISON DE RÊVE | États-Unis 2011 — **Durée** : 92 minutes — **Réal.** : Jim Sheridan — **Scén.** : David Loucka — **Images** : Caleb Deschanel — **Mont.** : Glen Scantlebury, Barbara Tulliver — **Mus.** : John Debney — **Int.** : Daniel Craig, Naomi Watts, Rachel Weisz, Marton Csokas, Elias Koteas, Rachel G. Fox — **Dist.** : Séville.



The Guard

Policier dans une petite ville du Connemara, le sergent irlandais Gerry Boyle adore les putes, ne dédaigne pas de temps en temps un petit *cap* d'acide trouvé sur le corps d'un accidenté de la route et n'hésite pas à fournir sa mère mourante en whisky de qualité. Il n'est pas particulièrement intéressé au mystérieux cadavre retrouvé dans une des maisons de vacances de son village, non plus qu'au demi-milliard en cocaïne qui doit être incessamment livré dans son coin, *deal* pour lequel Wendell Everett, agent chevronné du FBI, vient de débarquer en Irlande. Mais lorsqu'il reconnaît parmi les dangereux dealers présentés par Everett le visage du cadavre découvert dans son village, que son jeune partenaire disparaît et que les mafieux locaux se mettent à le menacer de chantage, l'officier Boyle se voit obligé de faire équipe avec le chic et hautain Everett. Jouvissive satire



Higher Ground

Pour bon nombre de critiques, le sacré n'est qu'une idée surannée qu'il faut mettre à l'index. Quiconque se montre dévot doit être vilipendé, alors qu'il convient au contraire d'applaudir les sceptiques. D'où la polémique autour de *The Tree of Life*: lourde d'un exergue biblique, d'images de traversées du désert et d'échos faits à la création du monde, l'œuvre de Malick s'efforcera-t-elle de nous convertir? Le même genre de critiques qui ont vu en Malick un faux prophète ont aussi décelé dans *Higher Ground* un pied de nez puissant à la religion. D'aucuns ont d'ailleurs décrit Vera Farmiga comme celle qui sauverait l'Amérique de son christianisme. Théorie difficile à endosser, puisque le personnage principal à qui elle donne vie n'est pas forcément athée, bien qu'il doute.

policière filmée avec faste dans des couleurs d'une sensualité quasi décadente, *The Guard* séduit par ses dialogues au rasoir, son humour désopilant et le jeu raffiné de ses interprètes. Brendan Gleeson (*Braveheart*, *28 Days Later*, *Into the Storm*) et Don Cheadle (*Hotel Rwanda*, *Traffic*, *Ocean's Eleven*) forment le duo charmant et chaotique de deux hommes en éternelle opposition qui se sentent liés par une réciproque intégrité.

Les magnifiques décors irlandais forment le contrepoint de cette fable aux airs de western, soutenus par la trame sonore de Calexico, qui mêle des harmonies trompette-guitare aux accents morriconiens. John Michael McDonagh, scénariste de *Ned Kelly*, nous montre ici qu'il a bien fait de passer du stylo à la caméra. À la fois scénariste et réalisateur pour ce premier long-métrage, McDonagh sait créer l'accoutumance avec ses personnages à la fois surréalistes et crédibles. Impossible de ne pas craquer à l'écoute des trois tueurs blasés qui discutent Nietzsche et Bertrand Russell et parlent de leur quête de « relation amoureuse significative » tout en observant plaisamment des requins. Pistant tous les clichés tout en les contournant, McDonagh nous donne des moments de bonheur légèrement tempérés par la difficulté de l'accent rocailleux des interprètes. La version internationale en anglais mériterait d'être doublée, en vue de ne rien manquer de tous ces délices.

Anne-Christine Loranger

■ GARDA | Irlande 2010 — **Durée** : 96 minutes — **Réal.** : John Michael McDonagh — **Scén.** : John Michael McDonagh — **Images** : Larry Smith — **Mont.** : Chris Gil — **Mus.** : Calexico — **Int.** : Brendan Gleeson, Don Cheadle, Liam Cunningham, David Wilnot Fionnula Flanagan, Sarah Greene — **Dist.** : Alliance.

Entre le doute et l'incroyance, il y a un pas. Aussi la foi implique-t-elle un doute mille fois reconduit. L'intérêt de *Higher Ground* est d'avoir étudié ce phénomène précis en détaillant le dialogue entre une femme sceptique et un dieu silencieux. Dans cette discussion qui prend des airs de monologue, la femme exige une réponse qui ne vient pas. Ce mutisme la convaincra de quitter sa communauté. Adoptant un état d'esprit contraire à un certain nihilisme à la mode, elle partira sans violence, sans jamais conclure à l'inexistence de Dieu. Elle soulignera simplement qu'elle admire la foi de ceux qu'elle appelait autrefois ses frères. Le lien n'en sera pas totalement brisé; en se détachant de l'institution, elle se rapprochera de la Nature. Au grand malheur de ceux qui prêchent la laïcisation du 7^e art, *Higher Ground* ne fait qu'écorcher les fondamentalistes chrétiens (acte plutôt banal), sans atteindre le Christ au cœur. Malgré une réflexion sur la foi libérée de simplifications extrêmes, ce premier long métrage reste un petit film quelconque, d'un traitement très convenu. Il n'aura réinventé en rien la mise en scène, en rien l'usage de la musique folk, mais aura tout au moins permis à une actrice oscarisée de s'offrir un rôle au soleil, loin des ombres d'un Clooney ou d'un DiCaprio.

Julie Demers

■ États-Unis 2011 — **Durée** : 109 minutes — **Réal.** : Vera Farmiga — **Scén.** : Carolyn S. Briggs, Tim Metcalfe, d'après les mémoires de Carolyn S. Briggs — **Images** : Michael McDonough — **Mont.** : Colleen Sharp — **Mus.** : Alec Puro — **Int.** : Vera Farmiga, Joshua Leonard, Dagmara Dominczyk, Taissa Farmiga — **Dist.** : Métropole.



Ma part du gâteau

L'idée de base est solide, voire même essentielle par les temps qui courent. Quoi de plus édifiant que de s'attaquer sournoisement aux dérives du capitalisme financier et aux dérapages de la mondialisation ? Mais dans cette satire sociale, la multiplicité des propositions narratives rend l'œuvre de Klapisch un peu bancal. Est-ce vraiment par hasard que le personnage incarné par Karin Viard se prénomme France ? Ne serait-ce pas plutôt un parti pris politique de la part du réalisateur ? Quoi qu'il en soit, celle-ci surprend dans un double emploi, celui d'une syndicaliste virée de son travail et, par besoin, celui d'une femme d'entretien au service du responsable de la fermeture de l'usine qui l'employait. Dans le genre comédie sociale, il faut un brin d'humour, une distance par rapport au sujet, un certain esprit libertaire et une touche



Straw Dogs

Dans *Straw Dogs* (1971), Sam Peckinpah montrait un couple rongé par son ennui, tout en étant la cible de la méfiance de ses voisins. D'abord tempérée, cette méfiance se muait rapidement en une escalade de provocations de plus en plus meurtrières. La mise en scène faisait se dérouler les situations en lenteur, invitant le spectateur à trouver sa place au travers d'un matériau dense, ambigu, construit sur une suite de non-dits, de regards inquiétants, de silences pesants. S'ils ne se donnaient pas toujours à voir, la violence et la tension se faisaient partout sentir, pour ensuite exploser dans le dernier tiers, culminant en un climax final mémorable et vertigineux, légitimant ce moment, irréversible, par lequel le protagoniste basculait vers le meurtre. Malgré quelques changements dans ses données scénaristiques, la version 2011, signée Rod Lurie, demeure fidèle au récit original. C'est en revanche dans la forme qu'elle ressort grande perdante.

de subtilité pour atténuer le propos. Toujours est-il que Cédric Klapisch, qui n'a aucunement froid aux yeux, parvient de justesse à éviter les multiples écueils qui auraient pu se glisser sur un terrain semé d'embûches. Il s'investit dans des joutes narratives parfois tendancieuses et, comme si de rien n'était, offre une fin ouverte à plusieurs interprétations.

D'un côté les riches, de l'autre les pauvres, les honnêtes gens d'un bord et les salauds de l'autre, ceux qui travaillent et ceux qui ne font rien. À défaut d'une maîtrise dans la structure et la composition des séquences, cette dualité poussive de la pensée ne peut donner que des résultats encombrants. Klapisch y échappe de justesse; au fond, il présente sa critique (pas assez) vitriolique des temps nouveaux avec aplomb et une conviction par moments naïve. Mais à une époque où la puissance corruptrice de l'argent et les codes parfois dévastateurs du virtuel rendent les relations humaines et le réel à la limite de l'impossible et de l'insupportable, force est de souligner qu'un film comme celui de Klapisch arrive juste à point. Car au fond, malgré les faiblesses dans la réalisation et le ton désabusé du propos, *Ma part du gâteau* est agréablement réussi, notamment dû à la présence de comédiens solidement inspirés.

Élie Castiel

■ France 2011 — **Durée** : 109 minutes — **Réal.** : Cédric Klapisch — **Scén.** : Cédric Klapisch — **Images** : Christophe Beaucarne — **Mont.** : Francine Sandberg — **Mus.** : Loïc Dury — **Int.** : Karin Viard, Gilles Lellouche, Audrey Lamy, Jean-Pierre Martins, Raphaële Godin, Lunis Sakji, Fred Ulysse, Zinedine Soualem — **Dist.** : A-Z Films.

Au réalisme sec et au radicalisme adoptés par Peckinpah, Lurie répond par une mise en scène lisse (musique ponctuelle, plans serrés...), mécanique, sans point de vue ou réflexion personnelle. De cette contamination, lente, par la violence, il ne garde que les moments forts, spectaculaires, voire superficiels, trop distrait par le spectacle pour s'enticher réellement de ses personnages. À aucun moment, ses personnages n'adoptent une identité propre, comme chez Peckinpah. En un mot, ici, ils ne sont que des stéréotypes répondant à une fonction précise, prédéterminée, du récit. Pour preuve, ce *redneck* alcoolique et méprisable du village joué par James Woods dans un beau numéro de cabotinage. De plus, Lurie semble sous-estimer le propos de Peckinpah, édulcorer sa gravité. Chez Peckinpah, toujours, David est un être souillé par sa propre violence, voyant la sûreté de ses convictions morales se désintégrer devant lui. Point de salut pour lui. L'attestait sa dernière réplique, s'avouant sans territoire, sans repères... Toute la crédibilité du film est là. Lurie, quant à lui, semble vouloir prêter à son David une posture héroïque (« I got them all », s'exclame-t-il) qu'il ne revendique pas, complètement inconciliable avec le propos. Il se fourvoie sur tous les plans (la scène de viol) ou presque, si ce n'était ses deux comédiens principaux, dont les beaux échanges (et regards) de couple réussissent un peu à rehausser la qualité de cet objet d'une singulière inutilité.

Sami Gnaba

■ LES CHIENS DE PAILLE | États-Unis 2011 — **Durée** : 109 minutes — **Réal.** : Rod Lurie — **Scén.** : Rod Lurie, d'après le roman de de Gordon William — **Images** : Alik Sakharov — **Mont.** : Sarah Boyd — **Mus.** : Larry Groupe — **Int.** : James Marsden, Kate Bosworth, Alexander Skarsgard, James Woods — **Dist.** : Columbia.



Trou Story

Richard Desjardins et Robert Monderie se sont fait connaître, il y a plus de trente ans, par leur premier documentaire, *Comme des chiens en pacage*, sur l'histoire de la colonisation d'Abitibi. Ils nous ont ensuite donné, il y a une dizaine d'années, une œuvre majeure, *L'Erreur boréale*, qui jeta un cri d'alarme sur l'état de la forêt du Québec. Ici, Monderie et Desjardins étudient l'histoire de l'exploration et de l'exploitation minière dans le Bouclier canadien, et ce, essentiellement entre le bassin de Sudbury et les villes d'Abitibi, en passant par la région de Temagami. L'accumulation d'archives pertinentes liée à la narration tantôt ironique tantôt ulcérée de Desjardins nous fait partager à la fois le quotidien de



Warrior

Ceci n'est pas un plaisir coupable, non plus qu'un bonheur innocent. Ce n'est ni une œuvre à thèse, ni un exercice de style, ni un ovni cinématographique qui posséderait le moindre intérêt. L'œuvre de Gavin O'Connor est la *fadeur même*, une fadeur qui émerge à l'emploi d'images commodes, prévisibles et à la fois trop léchées pour pouvoir fasciner l'œil. Sur la page Web *Lecinema.ca*, Martin Gignac ne se garde pas d'attribuer des qualités à *Warrior*. « Si seulement le tout n'était pas aussi long et que l'action ne prenait pas le dessus sur les joutes psychologiques », sans doute y aurait-il vu une œuvre réussie. Autre bel exemple d'analyse où l'on affirme le primat de l'esprit sur le corps — comme si l'étude de l'aspect somatique devait forcément courber l'échine devant celle de

ces populations asservies à une vie de misère pendant que leurs patrons et les actionnaires engrangent les profits. Ce n'est pas la première fois que l'ONF nous parle de mines; pour illustrer certains épisodes peu glorieux, l'extrait de *Mon oncle Antoine* de Claude Jutra où le gérant de la mine dans les Cantons de l'Est jette les cadeaux des fêtes hors de sa carriole aurait pu être employé et élargir ainsi le sujet à l'ensemble des bassins miniers du Canada.

Le film rappelle aussi l'importance des investissements étrangers dans ce domaine et la place qu'a le commerce international, même en temps de guerre. Il contient de plus de nombreuses statistiques qui donnent tout d'abord le tournis, mais ensuite suscitent une colère sourde devant le trop-plein de valeurs extraites et le trop peu de redevances remises. Un professeur d'université remet même en question la simplicité de l'acte juridique du *claim* eu égard à ses conséquences possibles. Même si beaucoup de ces informations sont déjà sur la place publique, comme dernièrement dans le cas de la ville de Malartic, la manière dont les deux comparses les rassemblent et les relient devrait encore une fois susciter une réaction salutaire dans le public.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée** : 79 minutes — **Réal.** : Richard Desjardins, Robert Monderie — **Scén.** : Richard Desjardins, Robert Monderie — **Images** : Alain Dupras, Marc Gadoury, Rénaud Bellemare — **Mont.** : Hélène Girard — **Mus.** : René Lussier — **Avec** : Charlie Angus, Claire Bolduc, Louise Groulx, Jean-Paul Lacasse, Élie Martel, André Pelletier — **Dist.** : ONF.

l'intériorité, aussi triviale soit-elle. Ce n'est pas en révélant la détresse psychologique d'un individu et en l'expliquant par le premier fait (son « passé tragique ») qu'on nourrit un propos, tout comme ce n'est pas en militant pour le soutien entre athlètes qu'on peut rehausser la réflexion. Évidence que semblent encore ignorer bon nombre de scénaristes, dont ceux de *Warrior*.

Deux frères, l'un professeur de physique, l'autre ancien marine américain, croisent le fer au terme d'une compétition qui vise à couronner le champion mondial des arts martiaux mixtes. Ce résumé de l'histoire le laisse déjà deviner : après des œuvres comme *Rocky*, *The Wrestler*, *Ali* et *Raging Bull*, *Warrior* est incapable d'innover. Là où il aurait dû rester muet et assumer de part en part son rôle de prétexte au combat, il s'attarde et s'étire, faute d'approfondir quelque thème. On pourra certes objecter que toutes les raisons sont bonnes de porter à l'écran des scénarios d'arts martiaux, le sport étant une véritable *école de vie*, un lieu qui forme corps et esprit. Mais la réplique sera aisée. Car *Warrior* commet un faux pas irréparable en ne prenant aucune distance vis-à-vis du caractère spectaculaire du combat, d'une part, et en s'en tenant à mettre en évidence la fibre patriotique qu'est susceptible d'animer le sport, d'autre part. ☹

Pierre-Alexandre Fradet

■ GUERRIER | États-Unis 2011 — **Durée** : 140 minutes — **Réal.** : Gavin O'Connor — **Scén.** : Gavin O'Connor, Anthony Tambakis, Cliff Dorfman — **Images** : Masanobu Takayanagi — **Mont.** : Sean Albertson, Matt Chesse, John Gilroy, Aaron Marshall — **Mus.** : Mark Isham — **Int.** : Joel Edgerton, Tom Hardy, Nick Nolte, Jennifer Morrison, Frank Grillo, Kevin Dunn — **Dist.** : Alliance.